

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ANNONCES: la ligne... Réclames... Faits divers... On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal... à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAMOTTE...

ROUBAIX, le 11 Janvier 1880

SOUSCRIPTION OUVRETE DANS LES BUREAUX DU Journal de Roubaix POUR LES

PAUVRES DE ROUBAIX Hiver de 1879-1880

Comité: Présidents d'honneur: M. le Chanoine BERTEAUX, doyen-cure de la paroisse Saint-Martin; M. HENRY BOSSUT, président du Tribunal de Commerce...

Total des listes publiées: 76,390,57

Souscriptions pour les pauvres ouverte par le Journal de Roubaix

Un bureau central de distribution est ouvert rue Saint-Georges, 36. Les souscriptions continuent à être reçues dans les bureaux du Journal de Roubaix.

DÉPÊCHES DE LA NUIT

Paris, 10 janvier, 5 h. 42 s. Le conseil des ministres s'est occupé aujourd'hui de la déclaration ministérielle. La rédaction en a été confiée à M. de Freycinet.

Suivant le National, quelques points du programme sont encore à régler. Le conseil a commencé ensuite à s'occuper du mouvement préfectoral; mais l'heure avancée et l'étendue du mouvement que l'on a résolu n'ont pas permis d'achever l'examen aujourd'hui.

Un nouveau conseil sera tenu demain pour régler cette affaire. M. Lepère a soumis à la signature de M. Grévy la nomination de M. Camesseca comme directeur des affaires départementales, et celle de M. Rousseau comme directeur de la comptabilité départementale.

L'OFFICIEL DE DEMAIN

Paris, 10 janvier, soir. Le Journal officiel de demain publiera les décrets relatifs aux modifications à apporter dans l'administration des ministères de l'intérieur et de la guerre.

Le général Davoust appelé à d'autres fonctions, est remplacé par le général Biot, divisionnaire d'infanterie à Arras.

M. Thousaint remplira d'autres fonctions et sera remplacé par M. Thibaudin, chef d'état-major au 14<sup>e</sup> corps d'armée.

M. Schœneggus appelé à d'autres fonctions est remplacé par M. Sempé, directeur de l'artillerie du 6<sup>e</sup> corps d'armée.

M. Rivière, appelé aussi à d'autres fonctions, est remplacé par M. Cosseron de Villeneuve, directeur du génie des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> corps d'armée.

M. Renaudin est remplacé par M. Pannafieu, actuellement sous-directeur au même service.

Deux directeurs conservent seuls les fonctions de directeur des services administratifs et de directeur des poudres et salpêtres.

MOUVEMENT DANS LE PERSONNEL DES FINANCES

On croit que le mouvement qui doit avoir lieu dans le personnel des finances paraîtra aussi à l'officiel de demain.

DERNIERE HEURE

LE « JOURNAL OFFICIEL »

Paris, 11 janvier. Le Journal officiel de ce matin contient la nomination de M. Camesseca, préfet de Pas-de-Calais, comme directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur en remplacement de M. Crisenoy, celle de M. Rousseau et toutes les nominations annoncées, hier, comme devant avoir lieu dans l'administration centrale du ministère de la guerre et concernant les généraux Biot, Thibaudin, Loizillon, Sempé, Cosseron, Pannafieu.

Le général Loizillon remplace le général Grandin appelé à d'autres fonctions.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

La République française explique aujourd'hui que le général Farre, ministre de la guerre tient essentiellement à renouveler l'esprit des bureaux.

On annonce de nouveaux changements dans le personnel secondaire au ministère de la guerre.

Selon l'Armée française, il s'agirait d'un nouveau décret apportant des modifications dans l'administration centrale.

LA PRÉFECTURE DE POLICE

Contrairement à certains bruits qui l'ont propagé depuis quelque temps, la République française déclare qu'il n'y a jamais été question d'ériger la préfecture de police en ministère.

La presse allemande et ses protégés de France

La Gazette de Cologne publie sur ses protégés, les « patriotes » dont la gauche, les réflexions suivantes, dont il est inutile de faire remarquer le ton méprisant:

« Il était naturel de s'attendre à ce que le gouvernement allemand ne fit rien contre la nomination de M. Challemel-Lacour à l'ambassade de Berlin; mais, malgré tout, M. Challemel-Lacour paraît trouver trop verts les raisins des bords de la Sprée; et il déclame l'honneur de remplacer M. de Saint-Vallier. Il montre par là qu'il se connaît suffisamment lui-même et qu'il n'est pas sans pressentir quelque peu de quelle façon le vent qui souffle dans les « après pays du Nord » lui caresserait le visage. Toutefois, qui sait? C'est peut-être simple timidité, comme celle qu'on raconte de M. Gambetta, que ses amis ont également conjuré en vain au 28 décembre de prendre courage et de devenir président du conseil. Les raisins ne mûrissent qu'avec le temps; il pensent les gens de l'Union républicaine, et ils ne passent pas un seul jour sans attiser, si l'on peut parler ainsi, le feu de la République, cette dispensatrice des grâces... »

La transformation de la diplomatie est la musique de l'avenir des Wagner politiques du palais Bourbon; pour le moment, c'est la liste de proscription des magistrats, des fonctionnaires ministériels et préfectoraux qui vient en première ligne, au ministère des finances surtout, la guillotine des révocations (die Absetz-zangschneidemaschine) fonctionne coup sur coup... M. Varray a parlé de modifications nécessaires dans le personnel. Eh qu'y a-t-il dit de « nécessaires » dans l'affaire? Tout ce qui donne occasion à un gambettiste épuisé de servir la patrie dans une bonne fonction... Les plaintes au sujet des fonctionnaires réactionnaires sont aussi anciennes que la troisième République, et assurément elles sont

fondées sous plus d'un rapport; mais qu'aujourd'hui dans les nominations la qualité de bon républicain soit décisive dans une mesure si étendue, — que des sous-secrétaires d'état tout neufs, qui ont à peine vu leurs subordonnés et qui de leur passé comptent seulement des dénégations suspectes des courtois de places républicaines, soient assez osés pour commencer ce branle des premiers jours de leur avènement, voilà ce qui imprime à cette réforme son véritable caractère: c'est une œuvre d'arrière-pensée, une œuvre de partie, une chasse aux places, et voilà le mal.»

LECOLE D'ANGERS

Nous lisons dans l'Union de l'Ouest: « Le bruit court, à Angers, que M. le ministre du commerce, M. Tirard en personne, est venu ou doit venir pour s'enquérir très exactement des faits détestables qui se sont passés à l'école des Arts et Métiers d'Angers, et peut-être en découvrir la cause, s'il est possible. Que M. le ministre vienne ou ne vienne pas, il est nécessaire qu'une enquête soit faite, complète et sincère, sur le régime de l'école, avec entière liberté donnée aux déposants de s'expliquer en toute franchise.

« A notre avis, nulle autre enquête ne vaudra celle que la justice a commencée; il faut qu'elle soit son cours et qu'elle ne soit ni entravée ni retardée par la crainte de découvrir des vérités fâcheuses pour l'éducation laïque et officielle. Et nous ne parlons pas seulement de l'habitué stupide et cruelle des brimades, qui doit être absolument réprimée et supprimée, mais de ces révoltes, de ces équipes tumultueuses, qui viennent trop souvent, périodiquement presque, appeler l'attention et les critiques sur les écoles de l'Etat. A notre souvenir, c'est, au moins, la dixième émeute en vingt ans, dont nous sommes témoins à l'École des Arts et Métiers d'Angers. Rien que l'année dernière, il y en a eu deux manifestes, et une troisième qui a échoué, nous dit-on, grâce à la vigilance des surveillants. Une autre équipée du même genre, nous dit le Constitutionnel, a eu lieu dans un des principaux lycées de province; et il y a quelques jours à peine, l'École d'Alfort était livrée à l'effervescence d'écoliers en révolte.

« Voilà des faits graves, pressants, qui exigent une attention et des critiques de notre gouvernement laïque. Ici, le « clericalisme » ne lui peut être d'aucun prétexte. L'Etat y est maître absolu; il doit compte aux familles d'une éducation qui produit si déplorables résultats. Vous avez assez calomnié les maîtres et les écoles de l'enseignement catholique, pour que nous ayons le droit de vous tenir ce langage au nom des familles et du pays.

« Puisque vous prétendez au monopole de l'éducation nationale, prouvez d'abord que vous êtes capables de faire l'ordre et la discipline dans vos écoles; non pas seulement la discipline matérielle, qui comprime les volontés sans les rendre dociles, mais la discipline morale, qui tient les âmes par la libre adhésion du respect et de la confiance. »

J. A.

REVUE DE LA PRESSE

LE BONHEUR DES REINES

Les premiers conseils de coquetterie et de vanité nous sont donnés par nos nourrices, alors qu'elles nous content les merveilleux récits qui nous charment et nous troublent. Les fées interviennent et tout s'arrange; on marie les amoureux, tant mieux pour le prince Charmant! mais les toilettes de la princesse, sa robe couleur de soleil, son carrosse en gros rubis, son sceptre d'un seul diamant et son diadème fait d'étoiles détachées de l'azur, tout cela nous reste dans l'esprit pour n'en plus sortir.

Plus tard, l'almanach de Gotha nous rappelle les chimères d'or de notre enfance; nous revoiyons les reines avec leurs tresses blondes et leurs yeux clairs, leur couronne posée haut sur le chignon, et leur long

manteau drapé sur les épaules nues. Elles sourient de leur sourire de déesse tranquille; elles sont belles entre les belles, heureuses entre les heureuses; devant elles on s'incline et on s'agenouille, la terre se fait douce à la caresse de leurs pieds, les hommes meurent sur un signe, la joie au front!

O souveraines, ô puissantes, écoutez ce que la destinée fait de vous!

La reine Victoria arrive au trône, adorable, charmante; on couronne à Westminster son front de seize ans; elle épouse le mari de son choix, un de ces Cobourgs qui étaient les plus beaux hommes de leur temps; ainsi l'aime-t-elle si passionnément qu'elle empoisonne sa vie à elle et celle de son époux, si idolâtré! Son imagination jalouse voit partout et toujours la trahison et l'adultère; ses amies les plus chères lui deviennent odieuses, elle chasse ses dames d'honneur et soufflette au bal de la cour une belle miss à qui le prince Albert adressait quelques mots.

Un jour vint où la mort lui ravit cet époux follement aimé; ce jour-là, la reine d'Angleterre mourut aussi; il ne resta plus rien de la femme dans cet être qui avait dépensé son cœur; tout sembla brusquement arraché, et son désespoir fut tel, que, quelques années après, un membre de la Chambre des communes fit une motion, afin que l'on discutât l'éventualité d'une régence. La motion fut repoussée, mais depuis lors, le cadavre vivant de celle qui avait été Victoria revient à des époques périodiques ouvrir le Parlement.

Les Anglais, qui ont le respect de la dynastie, s'inclinent devant l'éternelle douleur de cette femme; ils voient encore sa couronne de reine sous ses cheveux de veuve. Cette physionomie bouffie et morne ne s'anime jamais; seulement, comme une lueur qui passe tout à coup derrière des vitraux sombres, quand elle entend prononcer le nom du prince-consort, ses yeux par les larmes s'illumine d'une flamme fugitive.

La reine des Belges a un fils unique. C'est un enfant de dix ans, tendre et exquis, comme ces chérubins qui restent parmi nous attendant que leurs ailes soient poussées; — tout à coup ils s'envolent!

L'enfant royal est malade; c'est la nuit, il a la fièvre, il souffre, il cherche à étouffer dans l'oreiller ses cris de douleur; la reine, malgré ses angoisses, cédant aux supplications de son entourage s'est retirée pour prendre un peu de repos, mais prise d'inquiétude, elle quitte sa chambre en hâte, et rentre près de son fils veillé par son médecin et son officier d'ordonnance; elle s'approche doucement, le prince paraît profondément endormi, sa respiration est égale et douce; la figure pâle de Marie-Henriette s'éclaircit, l'enfant est donc sauvé puisqu'il repose paisible; elle sourit aux deux hommes muets et sombres; elle sort. Alors le médecin se précipite vers l'enfant royal qui lui dit doucement:

« Il ne faut pas le dire à maman, elle est si heureuse quand elle croit que je dors.

Cet enfant, qui ne devait pas être roi, expira le lendemain.

Il y a dix ans que le prince belge est mort; la reine n'aura plus d'héritier. A Bruxelles, on le voit rarement; il conduit toujours ses quatre chevaux d'un train fou; au théâtre, il est en petite loge, bien cachée, écoutant la pièce, n'importe laquelle, de son air apathique; ses chevaux ont blanchi; sa toilette se compose d'une robe de soie noire et d'un col blanc tout uni. Ses dames d'honneur vieilles et laides, rendent encore plus lourd le lourd ennui qui pèse sur cette cour en léthargie, per-

sonne n'ose sourire devant cette reine qui pleure encore, qui pleure toujours et qui s'écrie avec Valentine de Milan: « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus! »

Il ne mourut pas si jeune, cet héritier présomptif, qu'Alphonse Baudet, dans ses *États en exil*, appelle le prince d'Axel. La reine Sophie s'éteignit dans l'horreur de laisser un tel fils vivant. C'était un savant, elle l'instruit et une intelligente, cette reine de Hollande, qui fut l'amie de célèbres écrivains, avec qui elle resta toujours en correspondance; ils disaient d'elle, comme Voltaire de Mme de Pompadour: « Elle est des nôtres! »

Mais Guillaume, le descendant des Taciturnes, préfère la musique à la littérature; il est passionné pour son conservatoire de jeunes musiciens; c'est un Mécène paternel et généreux. Dans son ménage seul, il prenait pour devise: La force prime le droit! Hélas! elle n'avait qu'un droit, la résignée, qui ne croyait qu'à la royauté du génie, c'était de tendre sa couronne à la mort; elle avait peur qu'on ne l'emportât pas assez vite dans cette danse macabre qui tourne autour des trônes.

Le chaud baiser de cette France où les oranges fleurissent, où les citronniers donnent leurs parfums sur le bord des routes, n'arrive plus jusqu'à cette impératrice qui se meurt; les deux mains sur son coustant humilié elle appelle la délivrance; loin de celui qui ne la vient pas voir, elle attend que sa vie minée s'écoule tout à coup. Toute seule à mourir, elle se plonge dans l'ivresse de ses larmes. On dit qu'elle a toujours sur elle le portrait de l'empereur, comme on porte un cilice qui vous entretient dans les chairs; rude cilice que l'image de l'homme qui n'aime plus, bien fait pour déchirer la plaie et étouffer l'âme. L'impératrice de Russie meurt debout, farouche et sombre; elle sait que depuis longtemps la vraie couronne d'impératrice ce n'est plus elle qui la porte.

Brave et vaillant fut la reine de Naples; elle combattit comme un soldat et défendit son trône le mouquet au poing. L'histoire la montrera comme une héroïne de la Fronde, avec son feutre sur l'oreille, ses bottes à revers, son manteau rouge jeté sur l'épaule; sa tête brune et fière se détache lumineuse, au milieu de la fumée des canons; ses yeux lancent des éclairs, elle veut mourir à son poste. Mais la mort est une friandise et une coquette, elle dédaigne qui la cherche; elle emporte la petite princesse, mais la mère elle n'en veut pas encore; il faut qu'elle vive, et elle vivra sans couronne, sans amour, inconnue, oubliée, égrenant le chapelet des heures funestes, ne regrettant que le convent, où deux fois déjà elle a voulu jeter sa vie!

Elle nous apparaît comme la Marguerite de Gothe, cette Marguerite d'Italie réfugiée à Bordighera; elle a la poitrine atteinte du mal terrible, elle sait que ses jours sont comptés; elle veut mourir gracieuse et coquettement parée, toujours vêtue de rose; ses grands cheveux noirs, piqués de fleurs pourpres, roulés dans sa mantille blanche; le sourire qui lui déchire les lèvres ne la quittera plus.

Peut-être regrette-t-elle? elle n'a point eu le temps de se courber sous le lourd poids qui fait fléchir les autres! Cette Méditerranée qui vient déferler à ses pieds en pailettes d'or, ne peut lui cacher l'horreur du caveau où il lui faudra descendre; à travers les barcarolles des pêcheurs, elle entend le glas qui sonne pendant trois jours pour les reines d'Italie.

L'impératrice Eugénie est à genoux, comme la Mater Dolorosa, avec les sept glaives plantés dans le cœur! Sa des-

tinée est une épopée eschyléenne; elle a perdu son trône, son mari, son fils. Elle part pour le pays des Zoulous, là où s'est écroulée une dynastie; elle s'y ensevelira vivante.

La raison de l'impératrice du Mexique, comme une colombe prise d'épouvante, s'est envolée au bruit de la fusillade de Querétaro. Charlotte ne guérira plus! On la voit se promener à pas saccadés dans son parc de Boucourt; des meurtrissures déchirent ses joues marbrées par les insomnies et les violences; on dirait une fleur rouge trempée dans du poison; la fleur avant de mourir, donne un parfum acre comme une morsure!

Elle passe à cheval, comme la Diana Veron, cette impératrice d'Autriche, droite sur sa selle, le voile bleu enroulé autour de son chapeau d'homme ne reconnaissant d'autre sceptre que la cravache. On sonne l'hallali, la bête est forcée, Elisabeth arrive la première donner le coup mortel; elle arrive les narines frémissantes, les cheveux défaits; regardez-la bien, le vent de la course a séché sur son visage les larmes qui l'inondaient tout à l'heure; son cheval a passé la rivière à la nage, et le robe d'amazone de la chasseresse a trempé dans l'eau glacée; il lui semble que c'est le sang de son cœur qui tombe sur le chemin et que l'on pourrait suivre à la trace; elle sait que les cris des chiens, les trompes des chasseurs n'engourdiront pas sa souffrance; elle sait qu'elle n'est plus aimée!

Pour avoir touché à la couronne d'Espagne, les deux jeunes reines tombent foudroyées. La duchesse d'Aoste, malade, agonisante, fuit dans les ténèbres, entendant derrière elle les cris de la meute furieuse qui la poursuit; elle arrive en Italie et meurt épuisée; ses doigts raidis cherchent encore cette couronne que la mort, qui a de ces ironies, a consenti à lui laisser porter quelques jours.

La reine Mercédès est étendue sur son lit de parade, les mains jointes, comme ces belles statues de marbre qui dorment à jamais sur les tombeaux; elle aussi n'est plus qu'une statue de marbre, et cette reine de dix-huit ans, à qui la vie n'avait appris que l'amour, est déjà le froid cadavre qui va disparaître dans les caveaux de l'Escorial.

Christine se regarde dans le miroir magique évoqué par les fées; elle a l'éblouissement de sa toilette de reine; son sourire cherche à se faire grave devant cette traine superbe et cette couronne droite sur son front de vingt ans; le roi tient le miroir, il se penche amoureusement sur ces lèvres aimées, rubis de la maison d'Autriche. Tout à coup, les deux enfants ont frissonné, la mort vient de passer entre eux; la balle a sifflé, les effleurant l'un et l'autre.

Gen est fait du conte de fées de la petite princesse; elle cache sa tête dans ses mains, avec le vague effroi de voir surgir les assassins jusque dans son alcôve; elle a peur de la mort maintenant, de la mort hideuse qui donne les trous dans la poitrine et fait le visage couvert de sang! Dans les carrousels, dans les fêtes, parmi les acclamations du peuple, la jeune reine se retournera brusquement, écoutant toujours le bruit du pistolet qu'on arme.

Et je les vois ainsi, comme dans les légendes où les morts se pressent à minuit; elles sont innombrables les reines qui passent ceintes de la couronne d'épines! puis, les harmonies lugubres se font lointaines; comme une harpe éolienne que le vent vient de toucher, la plainte vibre encore, s'éloigne et meurt... les reines se s'évanouissent dans la nuit comme les fantômes d'un rêve... masques éphémères, figures de

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 12 JANVIER

SANS FAMILLE

PREMIERE PARTIE

XVI

ENTRÉE A PARIS

— Garofoli est le padrone dont je t'ai parlé, me dit-il en montant l'escalier dont les marches couvertes d'une croûte de terre étaient glissantes comme si elles eussent été creusées dans une glaise humide; c'est ici qu'il demeure.

La rue, la maison, l'escalier, n'étaient pas de nature à me remonter le cœur. Que serait le maître?

L'escalier avait quatre étages; Vitalis, sans frapper, poussa la porte qui faisait face au palier, et nous nous trouvâmes dans une large pièce, une sorte de vaste grenier. Au milieu un grand espace vide, et tout autour une douzaine de lits. Les murs et le plafond étaient d'une couleur indéfinissable; autrefois ils avaient été blancs; mais la fumée, la poussière, les salèdes de toute sorte avaient noirci le plâtre qui par places, était creusé ou troué; à côté d'une tête de charron, on avait sculpté des fleurs et des oiseaux.

— Garofoli, dit Vitalis en entrant, êtes-vous dans quelque coin? je ne vois person-

ne; répondez-moi, je vous en prie; c'est Vitalis qui vous parle.

En effet, la Chambre paraissait déserte autant qu'on en pouvait juger par la clarté d'un quinquet accroché à la muraille, mais à la voix de mon maître une voix faible et dolente, une voix d'enfant répondit:

— Le signor Garofoli est sorti; il ne rentrera que dans deux heures.

En même temps celui qui nous avait répondu se montra: c'était un enfant d'une dizaine d'années; il s'avança vers nous en se trahant, et je fus si vivement frappé de son aspect étrange que je le vis encore devant moi; il n'avait pour ainsi dire pas de corps et sa tête grosse et disproportionnée semblait immédiatement posée sur ses jambes, comme dans ces dessins comiques qui ont été à la mode il y a quelques années; cette tête avait une expression profonde de douleur et de douceur, avec la résignation dans les yeux et la désespérance dans sa physionomie générale. Ainsi bâti, il ne pouvait pas être beau. Ainsi bâti, il attirait le regard et le retenait par la sympathie et un certain charme qui se dégageait de ses grands yeux mouillés et tendus comme ceux d'un chien, et de ses lèvres parlantes.

— Es-tu bien certain qu'il reviendra dans deux heures? demanda Vitalis.

— Bien certain, signor; c'est le moment du dîner et jamais personne autre que lui ne sert le dîner.

— Eh bien, si l'enfant avant, tu lui diras que Vitalis reviendra dans deux heures.

— Dans deux heures, oui, signor.

Je me disposais à suivre mon maître

lorsque celui-ci m'arrêta.

— Reste ici, dit-il, tu te reposeras; je reviendrai.

Et comme j'avais fait un mouvement d'effroi.

— Je t'assure que je reviendrai.

J'aurais mieux aimé, malgré ma fatigue, suivre Vitalis, mais quand il avait commandé j'avais l'habitude d'obéir; je restai donc.

Lorsqu'on n'entendit plus le bruit des pas lourds de mon maître dans l'escalier, l'enfant qui avait écouté, l'oreille penchée vers la porte, se retourna vers moi.

— Vous êtes du pays? me dit-il en italien.

Depuis que j'étais avec Vitalis j'avais appris assez d'italien pour comprendre à peu près tout ce qu'il disait en cette langue, mais je ne le parlais pas encore assez bien pour m'en servir volontiers.

— Non, répondis-je en français.

— Ah! fit-il tristement en fixant sur moi ses grands yeux, tant pis, j'aurais aimé que vous fussiez du pays.

— De quel pays?

— De Lucca; vous m'auriez peut-être donné des nouvelles.

— Je suis Français.

— Ah! tant mieux.

Ces paroles n'étaient pas de nature à me rassurer.

— Il est méchant?

— L'enfant ne répondit pas à cette interrogation directe, mais le regard qu'il fixa sur moi fut d'une effrayante éloquence. Puis, comme s'il ne voulait pas continuer une conversation sur ce sujet, il me tourna le dos et se dirigea vers une grande cheminée qui occupait l'extrémité de la pièce.

Un bon feu de bois de démolition brûlait dans cette cheminée, et devant le feu bouillait une grande marmite au fonte.

Je m'approchai alors de la cheminée pour me chauffer, et je remarquai que cette marmite avait quelque chose de particulier que tout d'abord je n'avais pas vu. Le couvercle, surmonté d'un tube étroit par lequel s'échappait la vapeur, était fixé à la marmite, d'un côté par une charnière, et d'un autre par un cadenas.

J'avais compris que je ne devais pas faire de questions indiscrètes sur Garofoli, mais sur la marmite?

— Pourquoi donc est-elle fermée au cadenas?

— Pour que je ne puisse pas prendre une tasse de bouillon. C'est moi qui suis chargé de faire la soupe, mais le maître n'a pas confiance en moi.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Vous riez, continua-t-il tristement, parce que vous croyez que je suis gourmand. A ma place vous le seriez peut-être tout autant. Il est vrai que ce n'est pas gourmand que je suis, mais affamé, et l'odeur de la soupe qui s'échappe par ce tube me rend ma faim plus cruelle encore.

— Le signor Garofoli vous laisse donc mourir de faim?

— Si vous entrez ici, à son service, vous saurez qu'on ne meurt pas de faim, seulement on en souffre. Moi surtout, parce que c'est une punition.

— Une punition! mourir de faim.

— Oui; au surplus, je peux vous conter à; si Garofoli devient votre maître, mon exemple pourra vous servir. Le signor Garofoli est mon oncle et il m'a pris avec lui par charité. Il faut vous dire que ma mère est veuve, et, comme vous pensez bien, elle n'est pas riche. Quand Garofoli vint au pays l'année dernière pour prendre des enfants, il proposa à ma mère de m'emmener. Ça lui coûtait à ma mère, de me laisser aller; mais vous savez, quand il le faut; et il le fallait, parce que nous étions six enfants à la maison et que j'étais l'aîné. Garofoli aurait mieux aimé prendre avec lui mon frère Léonard qui vient après moi parce que Léonard est beau, tandis que moi je suis laid. Et pour gagner de l'argent, il ne faut pas être laid; ceux qui sont laids ne gagnent que des coups de mauvais garçons. Mais ma mère ne voulait pas donner Léonard à; C'est Mattia qui est l'aîné, dit-elle, c'est Mattia de partir, puisqu'il faut qu'il en parte un; c'est le bon Dieu qui l'a désigné, je n'ose pas changer la règle du bon Dieu. Me voilà donc parti avec mon oncle Garofoli; vous pensez que ça été dur de quitter la maison, ma mère qui pleurait, ma petite sœur Christina, qui m'aimait bien parce qu'elle était la dernière et que je la portais toujours dans mes bras;

et puis aussi mes frères, mes camarades et le pays.

Je savais ce qu'il y avait de dur dans ces séparations, et je n'avais pas oublié le serrement de cœur qui m'a étouffé quand pour la dernière fois j'avais aperçu la coiffe blanche de mère Barberin.

Le petit Mattia continua son récit:

— J'étais tout seul avec Garofoli, continua Mattia, en quittant la maison, mais au bout de huit jours nous étions une douzaine, et l'on se mit en route pour la France.

— Ah! elle a été bien longue la route pour moi et pour les camarades, qui eux aussi étaient tristes. Enfin, on arriva à Paris; nous n'étions plus que onze parce qu'il y en avait un qui était resté à l'hôpital de Dijon. A Paris on fit un choix parmi nous; ceux qui étaient forts furent placés chez des fumistes ou des maîtres ramoneurs; ceux qui n'étaient pas assez solides pour un métier alléchant chanter ou jouer de la vieille dans les rues. Bien entendu, je n'étais pas assez fort pour travailler, et il paraît que j'étais trop laid pour faire de bonnes journées en jouant de la vielle. Alors Garofoli me donna deux petites souris blanches que je devais rentrer sous les portes, dans les passages, et il taxa ma journée à trente sous. « Autant de sous que tu manquerais le soir, me dit-il, autant de coups de bâton pour toi. » Trente sous, c'est dur à ramasser; mais les coups de bâton, c'est dur aussi à recevoir, surtout quand c'est Garofoli qui les administre. Je faisais donc tout ce que je pouvais pour ramasser ma somme; mais, malgré ma peine, je n'y parvenais